

TEXTE 1

**L'AUTONOMIE
DE LA TECHNIQUE
A L'ÉGARD DE
L'ÉCONOMIE**

Le Système technicien, 1977
Calmann-Lévy, pp. 150-158

2^{ème} édition, 2004
Le cherche-midi, pp. 145-152

PRÉSENTATION

En 1954, dans La Technique ou l'Enjeu du siècle (3^{ème} édition, Economica, 2008), Ellul démontrait pourquoi et comment l'homme n'a désormais prise sur la technique que de façon superficielle : elle est devenue *autonome*.

- Autonome en premier lieu par rapport aux **valeurs** traditionnelles, c'est-à-dire hors de portée toute forme de jugement, qu'il soit moral ou critique.
- Autonome, par suite, par rapport à **la politique**, et ceci quel que soit la nature du régime en place (libéral ou socialiste).
- Autonome enfin par rapport à **l'économie** : ce ne sont plus des nécessités externes qui façonnent la technique mais des nécessités qui lui sont propres : « il est (donc) vain de déblatérer contre le capitalisme : ce n'est pas lui qui crée ce monde mais la machine » (p. 3)

L'ensemble du troisième chapitre de La Technique ou l'Enjeu du siècle était consacré à ce façonnage de l'économie par la technique.

Certes, reconnaissait l'auteur, « le progrès technique ne peut plus se passer de la concentration des capitaux ». Mais lorsqu'il affirmait que le combat contre le capitalisme n'est que perte d'énergie, il précisait bien qu'il parlait là du capitalisme au sens *historique* du terme. Sa critique visait en effet tout autant le système qui, à l'époque, se présentait comme l'adversaire attitré du capitalisme, le communisme, lequel n'était jamais pour lui, *dès 1934*, qu'un « capitalisme d'état ».

La réalité, disait-il, c'est que « l'économie politique n'est plus une science morale, au sens traditionnel, elle est devenue technique (...) : la micro-économie étudie encore les phénomènes au niveau humain » mais « la macro-économie, au contraire, ouvre toutes les voies aux recherches et applications techniques » (pp. 148-149).

En 1977, dans le second livre de la trilogie qu'il consacrait à la technique, Le Système technicien, Ellul reprenait chacun de ces arguments en les réactualisant, en particulier la question de la dépendance de l'économie à l'égard de la technique.

Analysant l'attachement de la grande majorité des économistes à aborder la technique depuis les grilles de lectures marxistes (qu'il estimait pour sa part complètement dépassées), il s'en prenait en particulier à Benjamin Coriat (aujourd'hui professeur d'économie à Paris XIII et co-président de l'Association des Economistes atterrés) et à son tout premier ouvrage (Science, technique et capital, Le Seuil, 1976) qui constituait en fait le corpus de sa thèse de doctorat.

En ces temps d'aggravation de la crise économique, où chacun y va de son couplet sur le capitalisme, ses propos nous semblent conserver toute leur pertinence.

*
* *

Il est maintenant peut-être utile de préciser la notion d'autonomie à l'égard de l'économique, car il y a eu bien des malentendus. Il est bien évident que l'on ne peut *séparer* le Technique et l'Économique, comme le souligne remarquablement Simondon : « il existe donc une convergence de contraintes économiques (diminution de la quantité de matière première, de travail, de consommation d'énergie, etc.) et d'exigences proprement techniques... mais il semble que ce seraient les secondes qui prédomineraient dans l'évolution technique ». Simondon montre en effet que ce sont les domaines où les conditions techniques l'emportent sur les conditions économiques qui sont le lieu où le progrès technique est le plus rapide. C'est, dit-il, que les causes économiques « ne sont pas pures », elles interfèrent avec un réseau diffus de motivations et de préférences qui les alternent ou les renversent. Et c'est en quelque sorte le caractère « pur » du phénomène technique, qui assure son autonomie. C'est pourquoi chez les sociologues il y a un glissement insensible du primat (et autonomie) de l'Économique au primat (et autonomie) du Technique. Ceci n'est généralement pas formalisé, clairement formulé, énoncé comme réalité globale, mais plus souvent c'est une pensée qui reste sous-jacente, une sorte d'évidence latente. « Il va de soi » pour la plupart, que c'est

la technique qui détermine, provoque, les événements, les progrès, l'évolution générale, et qui fait office de moteur prenant son énergie en elle-même. La technique dans le panorama intellectuel joue le même rôle que le spirituel au Moyen Age ou que l'idée d'Individu au XIX^e siècle. On ne procède pas à une analyse claire et totale, mais on ne peut pas concevoir la société, l'histoire autrement. Cette tendance est tellement forte qu'elle reparait même chez ceux qui la nient¹. Il faut pourtant apporter quelques précisions. Lorsque pour la première fois j'ai analysé l'autonomie de la Technique envers l'Économie, certains y ont vu une déclaration de l'autonomie *absolue* — et c'est à cet absolu que des critiques ont été portées. J'avais pourtant déjà bien souligné que je n'entendais pas par ce terme une équivalence entre technique et divinité. Il est vain de dire que « ou bien il y a autonomie, et alors elle est absolue — ou bien elle n'est pas absolue, et il n'y a alors pas d'autonomie ».

Ce genre d'argument théorique ne va pas loin. Chacun sait qu'un État souverain aujourd'hui ne peut cependant faire de sa souveraineté n'importe quoi, et que le fait d'appartenir « au concert des nations » limite pratiquement la souveraineté. Cependant ce n'est pas la même chose d'être souverain ou d'être colonisé, d'être un gouvernement imposé par l'envahisseur, etc. Je n'ai donc jamais dit que la technique ne dépendait de rien ni de personne, qu'elle était hors d'atteinte, etc. Il est évident qu'elle subit le contrecoup de décisions politiques, de crises économiques. J'ai indiqué par exemple qu'une décision prise par le pouvoir politique et non conforme à la loi de développement de la technique, à la logique du système, pouvait enrayer le progrès technique, effacer des conséquences positives, etc. mais que dans le conflit entre politique et technique, c'est le premier qui était nécessairement vaincu, et que telle décision politique allant contre tel impératif technique était finalement ruineuse pour la politique même. Il est de même évident que la technique se développe à partir d'un certain nombre de possibilités offertes par l'Économie, et lorsque les ressources économiques manquent, la technique ne peut prendre sa plénitude et réaliser ce que ses possibilités lui donnent de réaliser. La relation entre technique et économique est complexe : elle est un fac-

1. Ceci paraît très étrangement chez l'un des penseurs les plus rigoureux et profonds de ce temps, B. de Jouvenel, il affirme sans cesse que c'est bien l'homme qui décide et que c'est au niveau politique que la décision globale se prend — la technique n'est que seconde et suivante. Et pourtant son admirable livre *l'Arcadie* est la meilleure démonstration de l'autonomie du technique, de sa « self-sufficiency ». Cette notion court tout au long des pages de ce livre, et reparait constamment, si bien que l'on se demande si l'auteur n'a pas écrit ce livre « à plusieurs niveaux », complémentaires mais différents et parfois apparemment opposés.

teur déterminant de la croissance économique mais la réciproque est vraie également. Closets a bien montré que les effets de la Technique sur l'Économie sont ambigus, et que ce n'est pas là où il y a la plus forte recherche technique que la progression économique est proportionnellement la plus élevée. Toutefois la technique se développe plus rapidement dans des secteurs de pointe, et c'est là aussi que l'Économie suit : la relation entre les deux est très impressionnante : aux États-Unis les exportations ont augmenté en moyenne de 4 % en 1967, mais de 58 % pour les ordinateurs, 34 % pour l'aéronautique, 30 % pour le matériel de télécommunications. Ici se rétablit la relation directe, mais la Technique étant décisive par rapport à l'Économie.

La relation varie d'ailleurs selon les périodes. Il ne paraît pas certain, tout d'abord qu'il y ait un rapport entre les grands mouvements d'*invention* technique et la structure économique ou sociale. Les inventions techniques paraissent comme des données imprévisibles de civilisation, et ne sont nullement liées à tel niveau économique. De même l'invention technique n'est pas aujourd'hui liée à un pays : elle se détache du promoteur et profite à des pays qui n'ont pas participé à l'effort d'invention scientifique ou technique. Mais lorsque l'on quitte le domaine de l'invention pour passer à l'application, la technique suppose la mise en œuvre de capitaux de plus en plus considérables.

Peut-on dire que ce soit le développement industriel qui conditionne la possibilité de croissance technique? (Compte tenu du fait que l'industrie est elle-même un produit du technique!) Il semble que la plupart des recherches techniques du *xx^e* siècle soient conditionnées et stimulées par le marché provoquant un essor industriel. Mais M. Daumas¹ affirme au contraire avec force l'autonomie de la technique par rapport à l'industrie et soutient (ce qui fut toujours ma position) : « Il n'est pas question de nier que l'évolution des techniques ne peut se comprendre que si elle est replacée dans son contexte historique, mais il est permis de penser que la tâche originale de l'histoire des techniques consiste justement à mettre en évidence la logique propre de l'évolution des techniques. Celle-ci en effet s'effectue avec une logique interne qui est un phénomène bien distinct de la logique d'évolution de l'histoire socio-économique... La recherche de cette logique interne de l'évolution technique peut seule débarrasser « l'histoire technique des techniques » de son caractère d'histoire événementielle... »

Or, au fur et à mesure que le développement technique est plus étendu, plus complexe, l'invention à son tour dépend de bases technologiques déjà acquises (fruit d'applications antérieures) et met en

1. *Revue d'Histoire des Sciences et de leur application*, 1969.

œuvre des éléments de *plus en plus coûteux* : dès lors l'invention technique en vient à dépendre *aussi* des possibilités d'investissement économique. On aperçoit donc une influence réciproque : d'un côté toute la croissance économique moderne dépend des applications techniques, dans tous les domaines¹. Mais réciproquement les possibilités de la recherche technique avancée, et de l'application des techniques dépendent de l'infrastructure économique, d'une part, et des possibilités de mobilisation de ressources économiques, d'autre part². Négativement l'Économie peut donc soit bloquer le développement technique pour défaut de puissance, soit empêcher l'application technique; le programme technique est conditionné par deux séries d'impératifs économiques en pays capitaliste par la rentabilité de l'investissement, le second impératif économique qui se rencontre partout est la possibilité de se procurer des capitaux nécessaires à l'investissement. Toutefois ceci est actuellement de moins en moins exact, car on se rend mieux compte qu'il est impossible de calculer la rentabilité des investissements de la recherche fondamentale, et l'on est de plus en plus « convaincu » que celle-ci est essentielle, ne peut être négligée, etc., le rapport direct « recherche technique-rentabilité » n'est plus vrai. Les applications techniques seront donc très inégales selon les formes et les niveaux économiques. Ceux-ci provoquent une inégalité à la fois dans l'intensité du progrès technique, et dans la rapidité d'accès au bénéfice des techniques. Tout ceci est évident. Mais cette importance du facteur économique étant rappelée, je maintiendrai le concept d'autonomie de la technique en ce sens que l'économie peut être un moyen de développement, une condition du progrès technologique, ou inversement elle peut être un obstacle, jamais elle ne le détermine ni ne le provoque, ni ne le domine : comme pour le pouvoir politique, un système économique qui récuserait l'impératif technique est condamné. Ce n'est pas la loi économique qui s'impose au phénomène technique,

1. Certes tout le monde est d'accord pour considérer que la recherche est la clef du Développement (économique) et qu'il vaut donc la peine d'accumuler les ressources économiques pour obtenir un plus grand essor économique par la recherche technique. Mais la relation entre les deux est de moins en moins claire. La « R et D » est source de bien grandes incertitudes. Les experts de l'O.C.D.E. arrivent à la conclusion « Les relations entre la R et D et la croissance économique souffrent d'un paradoxe. Elles sont à la fois évidentes et non mesurables... Même en excluant les dépenses consacrées à la recherche militaire, on ne peut faire apparaître la corrélation entre les dépenses de R et D et la croissance du P.N.B. » Et Closets a une bonne formule à ce sujet pour qualifier la relation entre l'économie et la technique, on ne peut parler que d'une « économie de l'incertitude ». Sur la R et D, voir la série des numéros d'*Analyse et prévision*, 1967 à 1970 — et les travaux de JOUVENEL.

2. Nous examinerons plus loin le problème de l'Économie en tant que frein à la Technique.

c'est la loi du technique qui ordonne, sur-ordonne, oriente et modifie l'économie¹. Celle-ci est un agent nécessaire. Elle n'est ni le facteur déterminant, ni le principe d'orientation. La technique obéit à sa propre détermination, elle se réalise elle-même : et ce faisant elle utilise bien entendu beaucoup d'autres facteurs non techniques, elle peut se trouver bloquée par leur absence, mais sa raison de fonctionnement et de croissance ne vient de nulle part ailleurs. Modifier un système politique ou un système économique est aujourd'hui parfaitement inefficace et ne change pas la condition vraie de l'homme parce que celle-ci est maintenant définie par son milieu et ses possibilités techniques, et que l'impact des révolutions politiques ou économiques sur le système technicien est pratiquement nul (tout au plus ces troubles peuvent-ils enrayer pendant un certain temps le progrès technique : mais le pouvoir révolutionnaire ne change rien à la loi intrinsèque du système).

Cette autonomie prendra son visage institutionnel dans l'auto-organisation : c'est-à-dire que normalement c'est le monde technicien qui organise lui-même la recherche technique, l'orientation des applications, la répartition des crédits, etc., à l'autonomie du système technicien doit correspondre l'autonomie des institutions qui en font partie, qui l'incarnent. Et ce sera d'ailleurs la seule autonomie acceptable dans notre société, car ce sera la seule qui donne une justification dernière. La recherche fondamentale orientée vers la technique ne peut se développer que si elle est suffisamment autonome! Excellente étude à ce sujet de M. Zuckerkandl, directeur de recherche au C.N.R.S., *Le Monde*, novembre 1964.

Un des effets de cette autonomie est que la technique devient le facteur principal de reclassement des domaines d'activité, des orientations idéologiques. J'étudiais ainsi en 1950 comment la Technique induit un rapprochement des régimes politiques, une réduction du rôle des idéologies : par exemple entre le système soviétique et le système américain. De même elle provoque un reclassement des activités publiques et privées : la distinction s'estompe dans l'activité économique entre les deux domaines. Tout cela a été repris et longuement démontré par Galbraith, *Le nouvel État industriel* et par

1. RICHTA souligne un important retournement dans l'école weberienne. Au début en effet, avec Weber, on affirmait que « l'on ne peut rationaliser techniquement qu'en fonction de la raison commerciale », « la loi de la raison technique doit toujours se plier à la loi de la raison économique ». Or, depuis 1960, on constate chez les Weberiens (par exemple Papalakas) que cette rationalité économique se relativise, que le rapport entre capital et technique se renverse : « c'est la raison économique qui doit s'adapter à la dure réalité technique, c'est la rationalité technique qui devient la dimension primaire et qui domine ainsi le principal foyer de tension de la société », RICHTA, *op. cit.* p. 80.

M. L. Weidenbaum, « Effets à long terme de la grande Technologie », *Analyse et prévision*, 1969. Mais l'essentiel est de saisir que ces effets proviennent de l'autonomie de la technique.

Il est évident que reste difficile à admettre pour des marxistes que la technique soit devenue un facteur autonome, dominant la structure économique, et comportant un être et des effets identiques en régime capitaliste et en régime communiste. L'argument le plus souvent développé est que, de toute évidence, la technique est simplement au service du capital, qu'elle n'a les effets que nous connaissons que parce qu'elle est intégrée dans le capitalisme. Le technicien n'est qu'un salarié comme les autres, l'idéologie d'efficacité n'est pas technique mais c'est le reflet du besoin de profit. La division du travail, la spécialisation ne sont pas des produits de la Technique mais des moyens d'exploitation supplémentaire de la classe ouvrière, etc. L'effort de démonstration systématique le plus complet de cette interprétation a été fait par B. Coriat¹. C'est pourquoi je m'attacherai à son livre plutôt qu'à des œuvres mineures allant dans le même sens. Les deux thèmes de démonstration portent d'abord sur le fait que le pouvoir de décision appartient au capital : c'est le capital qui est maître d'utiliser ou non les techniques, les techniques capitalistes sont autant des techniques de production que des techniques de domination de la classe exploitée, et le capital les utilise *uniquement* lorsqu'elles peuvent procurer un supplément de profit. S'il admet que la technique n'est pas neutre, c'est uniquement dans le sens qu'elle sert le capitalisme exclusivement. Le mode de production capitaliste n'a qu'un objectif, la valorisation du capital, et c'est en examinant la contribution que les différents types d'inventions apportent au capital dans son procès d'autovalorisation que l'on peut mettre à jour les causes (sociales) qui déterminent l'incorporation ou le rejet des diverses techniques : on n'utilise que celles qui augmentent l'extraction de la plus-value. De même c'est la loi de la valeur qui définit l'espace même où la rationalité technique peut jouer. Et bien entendu, l'auteur accuse Richta d'avoir escamoté la loi de la valeur et les rapports de production *dans* et *sous* lesquels la Technique est mise en œuvre. Mais tout le fondement de sa démonstration repose sur la démonstration de Marx que le capital ne recourt au machinisme que sous deux conditions : — lorsque l'emploi du travail mort (accumulé dans la machine) permet d'obtenir une part plus grande de surtravail (diminue la part de journée de travail que le travailleur consacre à sa propre production en augmentant celle

1. Benjamin CORIAT, *Science, technique et capital*, 1976. A voir également : S. ROSE, e.a., *L'idéologie de et dans la Science* (1977), ouvrage de stricte orthodoxie marxiste cherchant à prouver que la science est idéologique — Très savant et très décevant.

qui revient au capital) — et lorsque les techniques permettent une meilleure domination du procès de travail par le capital. Tels sont les arguments principaux indéfiniment répétés dans cet ouvrage. On reste quelque peu surpris. Car cela voudrait dire que avec le progrès technique l'ouvrier est davantage dominé aujourd'hui : est-il exact que la classe ouvrière est plus dominée aujourd'hui qu'il y a un siècle? Cela voudrait dire aussi que le taux de la plus-value a augmenté considérablement, or, tout le monde, y compris les marxistes, est d'accord pour considérer que le taux de la plus-value diminue, selon d'ailleurs ce que K. Marx avait annoncé. Cela voudrait dire aussi que l'on effectue la discrimination des techniques appliquées et non appliquées selon le seul critère indiqué, donc le développement technique devrait augmenter la puissance et la sécurité du capitalisme, or il est assez clair que depuis un demi-siècle, le capitalisme classique perd toutes les parties et s'affaiblit régulièrement du fait même des techniques dont le développement pousse dans le sens du socialisme. Enfin, déclarer que le progrès technique ne peut s'apprécier qu'en référence au concept de productivité du travail humain, celui-ci étant seul producteur de valeur, c'est évidemment négliger le fait que les techniques modernes tendent à éliminer le travail ouvrier, à placer l'homme en marginal dans le processus de production. En réalité, ce qui paraît saisissant dans l'œuvre de Coriat c'est son dogmatisme et son incapacité à considérer les phénomènes actuels. Tout repose sur la conviction implicite que rien n'a changé depuis un siècle et demi, que la Technique c'est la même chose en 1848 et en 1975, que le capitalisme n'a pas évolué. La Technique n'a pas modifié les conditions de fonctionnements du capital, telles que Marx les avait établies, voilà la décision de principe. « Le capitaliste *doit* reproduire et reproduit les bases sur lesquelles est assise la division du travail comme l'ensemble des rapports de production et de travail qui la caractérise. » Le « doit » est caractéristique : le raisonnement est le suivant : du moment que l'on n'est pas encore dans la société communiste, on est donc dans la société capitaliste. Et celle-ci ne peut pas changer, elle est toujours elle-même, « le capitalisme, c'est le capitalisme », sans plus, il faut donc que la Technique reste subordonnée et entre dans les cadres de l'analyse de Marx. Il y a d'un côté le capitalisme où le développement des forces productives se fait par l'accumulation du capital, de l'autre le socialisme avec capacité collective de production et d'initiative des masses. La Technique n'est rien de particulier dans cette dichotomie. Envisager la science et la technique comme un procès lié au procès d'accumulation du capital devient dès lors une *nécessité*. Certes oui, nécessité, à condition d'avoir posé les préalables comme démontrés : or, il n'en est rien : nous sommes tout le long en présence de présuppositions. Étant présupposé que Marx ne peut pas s'être

trompé, comment faire entrer la Technique moderne dans la démonstration de Marx? tel est le vrai problème qui s'est posé à Coriat. Quelle ironie lorsqu'il cite les mots de Marx : « Le mot procès exprime un développement considéré dans l'ensemble de ses conditions *réelles* », alors que chez Coriat nous vivons dans une double irréalité, l'une dogmatique, l'autre passéiste. Il concédera seulement : « Bien entendu la technique demeure, mais avant la technique, il y a la politique, la lutte de classe et l'appropriation de la technique par le capital. » Les deux impossibilités de son raisonnement sont donc les suivantes : la position dogmatique : son texte ne peut convaincre que ceux qui tiennent Marx comme infaillible et ayant tout dit. Car la méthode de Coriat consiste à prendre des concepts marxistes ou des citations et à les développer de façon abstraite, comme s'il s'agissait de vérités métaphysiques et ne les appliquant jamais au concret. La situation concrète ne peut pas avoir changé de telle façon que l'analyse de Marx ne serait plus exacte. Telle est la base. Mais à aucun moment nous ne trouvons ni une élucidation de faits réels ni une démonstration : il s'agit exclusivement d'une glose des textes. L'autre défaut est un parfait irréalisme qui se manifeste constamment : quand il lui arrive de donner des exemples (le motif pour lequel il n'y a pas eu de progrès chimique en France à la fin du XIX^e siècle, ou bien la spécialisation scientifique décidée par le capitalisme, ou bien la domestication de la science par le capital à la suite de la construction de la B.A. ...) nous sommes en pleine fantasmagorie. De même il lui faut parer à la critique bien facile que la technique est la même en U.R.S.S. et dans le monde occidental, avec la même structure et les mêmes effets : la réponse de Coriat n'est pas neuve. Simplement que l'U.R.S.S. n'est pas socialiste. Heureusement qu'il y a la Chine en qui nous pouvons mettre notre confiance : précisément parce qu'elle n'est pas arrivée au stade de la société technicienne, on peut dire : « Vous voyez, là, la Technique n'est pas ce qu'elle est ici. » Mais il ne lui vient pas à l'idée que ce pourrait bien être tout simplement parce que son niveau technique (sauf dans quelques secteurs de pointe qui d'ailleurs sont totalement construits autrement) est au stade pré-technicien! Mais comment ne pas voir que c'est quand même un peu énorme de déclarer paisiblement que l'U.R.S.S. n'est pas socialiste. On n'effleure pas la question de savoir si par hasard ce ne serait pas l'impact de la Technique (et non le délire paranoïaque d'un homme) qui a retourné les effets de la révolution de 1917 pour aboutir à la situation actuelle. Mais le plus caractéristique de cet irréalisme, c'est le passéisme : Coriat prend comme exemples, modèles, et fin du fin de la Technique : le Taylorisme et le Machinisme. On croit rêver! Il ne s'est rien passé de fondamental, il n'y a pas eu de mutation de la structure technicienne depuis Taylor. La Technique se résume et se réduit à la

Machine. On comprend évidemment dans ces conditions que les analyses de Marx soient exactes *pour ces faits* qui sont contemporains ou très peu postérieurs à Karl Marx. Mais l'abus est de prétendre que nous en sommes toujours là. La technique chez Coriat, ce n'est que l'application *industrielle* de la Science en vue de la production *de marchandises* (au sens étroit). Il déclare paisiblement que les techniques qui n'ont pas un but de production de marchandises sont inemployées! Et les critiques qu'il présente du taylorisme (comme si là était la situation actuelle) correspondent à une situation du travail de 1930. Autrement dit la « démonstration » de Coriat n'est acceptable que pour celui qui accorde, au préalable, une adhésion totale à l'expression littérale de la pensée de K. Marx, et dans la mesure d'un mépris total des faits actuels concernant la technique. Il reste enfermé dans une problématique établie sur des faits totalement oblitérés.

*
* *